

Jean-Pierre Cléro

*Lacan et la langue anglaise*¹

La subtile rencontre de *lalangue* lacanienne avec la langue anglaise

Michel Plon

Un volume, en insistant ici sur ce signifiant qui marque aussi bien l'épaisseur matérielle du livre que sa densité, une somme d'érudition à même de distinguer cet apport de l'ensemble des travaux consacrés à l'œuvre, à tel ou tel de ses aspects, de celui que l'on a pu appeler « le maître de la rue de Lille », comme si son audience était limitée aux rives de la Seine ou aux frontières de l'Hexagone. Légende aussi tenace que discrète qui veut, voudrait, que Lacan, l'homme Lacan ait été rebelle à l'idiome de Shakespeare, que l'écoute ou la lecture de ses dires ne puissent franchir sans dommages la frontière de la langue nationale, idée reçue manifestant l'ignorance ou l'incompréhension de la démarche de Lacan qui traite de *lalangue* des parlêtres et non de la langue des citoyens.

Jean-Pierre Cléro s'il en mentionne l'existence s'écarte délibérément de ces impasses ; il explore ce qu'il en est du rapport de Lacan à la langue anglaise en parcourant, sans la moindre concession, l'irréductible spécificité de cet itinéraire sans pour autant négliger ce qui peut apparaître comme autant de butées, prise en compte qui impliquait d'établir ou de démonter, lorsqu'il le jugeait opportun, les malices de Lacan, ou mieux les tours de passe-passe de son inconscient qui opacifient son rapport à cette langue. Démarche tout à la fois respectueuse et même scrupuleuse attestant qu'il en allait là moins de « difficultés linguistiques » au sens classique,

1. J.-P. Cléro, *Lacan et la langue anglaise*, Toulouse, érès, coll. « Essaim », 2017, 400 pages, 20 euros.

que de ces nœuds que fomentent l'inconscient pour que les parlêtres puissent s'entendre sans se comprendre.

Il fallait pour mener à bien une telle entreprise plus que des compétences, une écoute alliée à de vastes connaissances, de celles dont la réunion relève de cette rareté, une écoute que l'on pourrait dire « plurilingue », laquelle donne son prix, impayable, à ce travail. Professeur de philosophie, angliciste accompli qui n'ignore rien, tant de la culture que des idiomes de cette langue anglaise avec laquelle nombre de Français, fussent-ils des intellectuels distingués, ont plus que des difficultés, linguiste et fin connaisseur de l'œuvre lacanienne, Jean-Pierre Cléro était en quelque sorte armé pour accomplir, réussir ce qui, après coup, peut nous apparaître comme un défi : cela nous donne plus qu'un ouvrage, un véritable usuel désormais incontournable puisque au-delà de ce qu'il annonce explicitement, l'itinéraire de la pensée lacanienne dans l'univers anglais, Jean-Pierre Cléro nous fait découvrir plus d'un aspect de cette pensée, de ceux qui sont souvent masqués par cette sorte de paresse intellectuelle qu'engendre une trop grande familiarité avec une démarche.

Formellement parlant il serait trompeur de dire que ce livre est « facile à lire » puisque loin d'une vulgarisation il s'agit, on l'aura compris, d'un travail de spécialiste, mais parce que aussi, matériellement, le corps central du texte est accompagné d'une somme de notes de bas de page, certaines très longues et plus que documentées, qui, réunies à part, pourraient constituer à elles seules un volume distinct. Mais à ces observations, qui ne sont en rien reproches ou critiques, il faut ajouter une immense qualité, un découpage on ne peut plus clair en cinq parties spécialisées : Lacan et les philosophes anglais, éléments de logique et de linguistique, les écrivains anglais ayant retenu à quelque titre que ce soit l'attention de Lacan, les psychologues et psychanalystes « lus en anglais » par Lacan, et enfin les savants anglophones et leurs assises épistémologiques, chaque partie étant constituée de chapitres suffisamment structurés pour ne jamais donner l'impression de *pensum* à même de décourager le lecteur puis accompagnée d'une conclusion récapitulative clarificatrice s'il en est besoin. En un mot un chef-d'œuvre de facture servi par un talent didactique accompli, ce qui, lorsqu'il s'agit de l'œuvre lacanienne ou d'un quelconque de ses aspects n'est pas chose fréquente.

Si ce découpage est à même de laisser au lecteur la possibilité de « faire son marché » – démarche, Cléro n'en fait pas mystère, qui est souvent celle de Lacan avec les auteurs anglais – et donc de rythmer sa lecture au gré de ses nécessités, il est un réquisit incontournable, la lecture de l'introduction du livre, qui n'est en rien une entrée en matière traditionnelle mais qui constitue une véritable « feuille de route » permettant au lecteur d'approcher les fondements du rapport à la fois étrange et étranger de

Lacan avec la langue anglaise : c'est un parcours qui n'a rien de linéaire ou de superficiel mais qui donne à entendre ce qui sera l'axe permanent de la lecture que fait Lacan de tous ces auteurs, philosophes, écrivains, savants ou psychanalystes, de l'usage ou du mésusage qu'il fait de leur langue, à savoir, conjugués avec les idées et les thèses de tel ou tel, les effets de *lalangue* et les pièges inhérents.

Volontiers provocateur, Cléro affirme que Lacan ne parle pas l'anglais mais en use comme pour se commenter lui-même en recourant à des termes, voire à des phrases en anglais comme s'il s'adressait à lui-même et à un autre dans un même mouvement, comme si au titre d'une sorte de coquetterie ou d'aparté il avait, par instants, instants toujours appropriés et jamais fortuits, un pied du côté de Calais et l'autre à Douvres. Cela conduit à l'observation que l'on ne dit pas la même chose dans une langue et dans une autre, même si l'on croit que l'on traduit : « S'il n'y a pas de traduction possible d'une langue dans une autre, c'est parce que le lien des signifiants et des signifiés en chacune d'elles n'est aucunement stable » écrit Cléro, et Lacan s'est expliqué de cette impossibilité, non seulement en ne se livrant pas lui-même à des traductions, à la différence de Freud, mais parce qu'il a eu d'emblée la conviction qu'il n'y a pas de métalangage et que la diversité des langues est irréductible : « On ne peut parler d'une langue, dira Lacan dans l'un de ses derniers séminaires, que dans une autre langue », par où il désigne bien cette sorte de constante qui spécifie le rapport des langues entre elles, à savoir l'incontournable altérité, *l'étranger* dans son essence. Cléro évoque ainsi, entre autres mésaventures signifiantes de Lacan avec l'anglais, l'incident survenu à Baltimore au cours d'une conférence, en anglais précisément, conférence durant laquelle, exigeant comme toujours et refusant l'approximation, il s'était trouvé désemparé faute d'une aide venant de la salle pour trouver le terme anglais équivalent du français... « reste ». Manque signifiant celui-là, comme d'autres, des erreurs de grammaire, ou des lapsus, autant d'occurrences dont Lacan se saisit pour inventer un anglais imaginaire, ainsi de *lalanglaise*. Mais là comme en d'autres occasions la légende peut être tenace qui attribue tel ou tel néologisme à un lapsus de Lacan lors même que sa genèse est tout autre. Ainsi précisément de celui, célèbre et central dans ce livre et à propos duquel Cléro commet l'erreur classique : *lalangue* n'est pas le résultat d'un lapsus lacanien sur le nom de Lalande, il en est concomitant ; si lapsus il y a bien eu c'est à propos d'un *Vocabulaire* que Lacan dit être de philosophie alors qu'il entendait parler de celui, célèbre, de psychanalyse. Une erreur sera commise par quelqu'un, invité à écrire au tableau le néologisme qu'il n'entend pas ou mal, ne serait-ce que du fait de son étrangeté : cette personne écrit en lieu et place du néologisme le nom de l'auteur du vocabulaire de philosophie, Lalande, que Lacan rectifie alors, soulignant qu'il

s'agit de la syllabe finale *gue* et non *de*. Ces sortes de jeux, de jongleries, d'erreurs ou, dans le registre inconscient, de lapsus, utilisés délibérément dans un second temps et dans l'élan d'une découverte, témoignent de ce qu'une faute dans le maniement d'une langue, transformée en une erreur, peut faire surgir un impensé initial.

Il est enfin un point qu'aborde Cléro dans cette riche introduction, celui, complexe parce que produit d'un énoncé incomplet – mais notre auteur souligne que cette incomplétude ne saurait être le fruit du hasard –, qui laisse entendre que l'anglais serait un obstacle à la manifestation et à l'écoute de l'inconscient. Cléro discute longuement et avec exigence cette déclaration, tardive dans la démarche lacanienne, à laquelle il n'adhère pas totalement, finissant par se demander, mais nous n'avons pas ici l'ambition de restituer l'intégralité de cette riche discussion, si c'est Lacan ou un « sphinx qui a parlé concernant l'anglais » ou s'il y a « quelque rationalité de ce dire ». Exigence, rigueur, elles poussent l'auteur de cet ouvrage à nous dire, au terme de cette riche introduction, qu'il n'a pas cherché à être exhaustif et qu'il a, honte à lui ! « délibérément négligé des phrases trop peu compréhensibles, voire incompréhensibles », ce qui revient à ratifier, défaut de transcription des séminaires ou mise en forme éditoriale parfois peu rigoureuse, cette formule désormais célèbre, « Pas tout Lacan ! ».

À défaut de se livrer à présent à une recension exhaustive des cinq parties de ce livre, on se contentera de marquer un temps d'arrêt sur certaines étapes et non des moindres : le chapitre consacré à Bentham s'agissant des philosophes, celui qui traite de Jakobson et de Chomsky pour la linguistique, celui célébrant Joyce pour la littérature, celui enfin qui fait place à Winnicott chez les psychanalystes de langue anglaise, en souhaitant ardemment que ces aperçus, échantillons de cette enquête minutieuse, puissent donner envie au lecteur d'explorer l'intégralité de ce travail.

Alors qu'en 1954 Lacan n'évoque pas encore Bentham, et pas plus Berkeley, il développe sa théorie de la signification des mots, proche de la conception benthamienne lorsqu'il soutient que « le sens d'un mot est l'ensemble de ses usages » et ne saurait se limiter au seul signifié. Mais Lacan n'a jamais prétendu avoir découvert la théorie des fictions, sa lecture de Bentham, soutenue, on le verra par Jakobson, contourne ce qui fondait, « ridiculement » dira Lacan, la célébrité du philosophe anglais, notamment pour les Français, la réflexion sur le système pénitentiaire au moyen du panoptique, et tout autant ce à quoi une bonne partie de la philosophie continentale, de Kant à Bergson, a voulu le réduire, l'utilitarisme, dont Lacan affirmera sans détours que l'on en a méconnu le sens quand celui-ci concernait l'usage des vieux mots, ce à quoi ils servent. Ce qui retient très tôt l'attention de Lacan dans cette théorie de la fiction c'est que le philosophe anglais y souligne avec force le caractère fictif de la vérité,

son statut de construction que l'on ne saurait assimiler à une quelconque illusion ou tromperie : « Le fictif, affirme Lacan dans le séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, n'est pas par essence ce qui est trompeur, mais à proprement parler ce que nous appelons le symbolique. » À s'en tenir à ces observations, ici presque outrageusement résumées, on demeurerait dans le registre spéculatif, mais c'est dans un registre autre, touchant à la technique de la psychanalyse, à savoir le transfert, que Lacan introduit la fiction en rappelant que dans le transfert ce n'est pas tant de la vérité qu'il s'agit mais de ce que le sujet fabrique, construit.

Partant de la célèbre thèse lacanienne qui affirme que *l'inconscient est structuré comme un langage*, plus d'un commentateur, analyste ou pas, ont eu tôt fait d'ajouter celle de linguiste aux autres qualités de Lacan, négligeant ainsi, Cléro le souligne, la prudence et le respect lacaniens portés à des domaines autres que le sien propre : lorsqu'il parle de sa *linguisterie*, Lacan indique, bien au-delà de toute facétie, son rapport à la linguistique alors en plein essor, tout à la fois l'autonomie de sa démarche au regard de cette science et sa position, là comme ailleurs, d'utilisateur. Si l'on met en exergue l'une des thèses centrales de Chomsky, le fait que selon lui « le langage lui-même est un organe » et qu'il est le produit d'une détermination génétique – toutes déclarations que Lacan a recueillies *in vivo* lors de son voyage aux États-Unis –, on n'est pas étonné de voir Lacan réfuter, bien qu'avec prudence, ces thèses, dont on a pu vérifier, chez les émules de Chomsky, comment elles pouvaient se développer dans les méandres de la psychologie cognitive. Il en va tout autrement du grand ami que sera Jakobson, auquel Lacan ne manquera jamais de rendre hommage. L'un des apports de Jakobson et non des moindres sera l'éclairage qu'il apportera à la théorie benthamienne des fictions, montrant qu'il faut identifier dans ce registre un fait de structure identifiable dans la syntaxe et non une interprétation subjective. Ces pages que l'on a envie de dire trop brèves sont émaillées d'anecdotes et d'exemples simples mais lumineux. Ainsi de réponses qu'il apporte, avec « un exceptionnel brio », dans le cadre du séminaire du 1^{er} février 1967, réponses bien éloignées des discours à la scientificité douteuse, qui démontrent très tôt le discours de l'enfant fictionne, moment décisif dans le développement psychique. Deux fonctions sont alors à l'œuvre selon le grand linguiste, la fabrication de « l'éclatement subjectif » qui va sous-tendre la prise de rôles d'une part, et ce que cela implique dans l'ordre de l'échange et de la différenciation d'avec l'autre, les modulations de la prédication sur un autre versant : l'enfant sait dire du chat qu'il court, dort ou mange et bien vite dans le même mouvement, délaissant le « chosisme », il va dire que « le chat aboie » ; il entre alors dans la fiction et par là même dans la poésie. Autre exemple qui nous fait revenir aux rapports entre les deux langues : si en anglais je

dis que j'ai passé la nuit dernière « with a neighbour », je ne serai pas tenu de préciser le sexe de ce *neighbour*, alors qu'en français le locuteur ne peut faire autrement que de spécifier s'il s'agit d'un *voisin* ou d'une *voisine*. La diversité des deux langues crée une diversité de situation sur laquelle il n'y a pas lieu à présent d'insister mais dont on peut discerner l'impact s'agissant de la sexualité.

S'il est un obstacle que Lacan nous épargne en matière de littérature c'est bien celui de la complétude fastidieuse : là comme ailleurs il sélectionne, extrait pour faire jaillir sans le moindre souci d'exhaustivité telle ou telle trouvaille dont l'art est bien, au-delà de ce qui pourrait sembler une insistance coquette sur des détails, de nous donner toujours la sensation d'avoir intégralement lu tel ou tel. Bien plus qu'une lecture au sens courant du terme, c'est d'un travail *avec* et non *sur* Joyce qu'il faut parler s'agissant de ce rapport unique dans lequel Lacan s'est trouvé, effets conjugués des *lalangues*, aidé incontestablement par les commentaires et les mises en français que Jacques Aubert a pu faire s'agissant de l'écrivain irlandais. De toutes les rencontres, échanges et confrontations que Lacan a pu avoir avec les écrivains ou philosophes anglais, aucune, et c'est bien ce qui ressort du commentaire que fait Cléro de cette mise en rapport entre Joyce et Lacan, aucune n'illustre avec autant de force certains des points, ici rappelés, de l'introduction du livre. Le commentaire ne peut être à présent qu'approximatif et l'on ne saurait faire mieux que Cléro en citant un extrait de sa lecture, modestement il parle de « toute lecture », se demandant de quoi l'écriture qu'il lit est le symptôme. Lacan n'a pas pu analyser Joyce, il semble bien le regretter – Joyce du reste s'est bien gardé de demander quoi que ce soit à cet endroit – mais son rapport au travail, à l'écriture joycienne apparaît bien comme le produit d'une relation d'ordre analytique. En effet, la question ne renvoie pas à un commentaire ou à une recherche divinatoire et dès lors inévitablement psychologisante, il s'agit plutôt d'une sorte de partition en écho : « C'est en apparence bizarrement, en rivalisant de jeux de mots, de calembours, de rébus que Lacan se met et nous met en relation *ajustée*, si l'on ose dire, avec le texte, en essayant d'imposer le moins possible un carcan et quelque identité préalable à ce que pourrait être une lecture de Joyce. » La proximité entre Lacan et Joyce n'est évidemment pas une question de sympathie ou autre dimension affective, mais une sorte de parenté d'écriture dont les difficultés ne sont pas des défauts ou quelque sophistication gratuite mais tiennent au « matériau qui est à dire et qui ne peut se dire autrement », Lacan précisant, c'est en novembre 1957, qu'« il y a dans les difficultés de ce style [celui de Joyce comme le sien], quelque chose qui correspond à l'objet même dont il s'agit ».

De tous les psychanalystes de langue anglaise, Winnicott est probablement, de par le biais des objets, transitionnel d'un côté, *a* de l'autre, le

plus proche de Lacan mais cela n'exclut pas, sinon une rivalité, Lacan ne manifeste aucune antipathie ou hostilité à l'égard de Winnicott, la tentative permanente de Lacan d'insérer, d'annexer la conception du Britannique dans la sienne propre, celle de sa topique RSI. Il y a dans cette relation continuellement teintée d'opposition bien plus qu'une relation entre deux hommes, une confrontation entre deux modes de pensée, Lacan faisant ressortir le manque winnicottien sur le versant de la fiction, son ancrage dans l'imaginaire et sa défaillance quant aux modalités du nouage entre cet imaginaire et le réel : en bref, le spectre d'un toujours possible retour de formes psychologisantes qui se dispensent d'une prise en compte du manque, du vide et du trou.

Plus que conscient de ce qu'il juge être les manques de son travail qu'il réduit, modestie qui nous paraît loin d'être justifiée, à « une simple enquête », Jean-Pierre Cléro en appelle à d'autres recherches possibles, celles qui prendraient en quelque sorte « à bras le corps » la question aussi cruciale qu'épineuse de l'histoire du mouvement psychanalytique – le singulier a-t-il ici encore raison d'être, interroge Cléro – et plus spécifiquement celle des fondements de ses divisions, dont l'auteur se demande si l'anglais n'y jouerait pas quelque rôle et non des moindres. Puis, immense projet à l'horizon, d'autres travaux qui se confronteraient, selon la même rigueur, avec le traitement de l'œuvre lacanienne dans d'autres langues, contemporaines ou anciennes, arabes, juives, latines ou encore asiatiques. Horizons autres que ceux, « régionaux », dans lesquels le « lacanisme » français contemporain semble trop souvent se complaire.